

**ANDREÏ
KOURKOV**

Vilnius, Paris,
Londres



LIANA LEVI



piccolo



C'est la fin des gardes-frontières et des contrôles de passeports, un immense espoir pour un pays minuscule : le 21 décembre 2007, à minuit, la Lituanie intègre enfin l'espace Schengen. Comme beaucoup de leurs compatriotes, trois couples se lancent dans la grande aventure européenne. Ingrida et Klaudijus tentent leur chance à Londres. Barbora et Andrius à Paris. Et si Renata et Vitas restent dans leur petite ferme, eux aussi espèrent voir souffler jusqu'à l'Est le vent du changement. Mais l'Europe peut-elle tenir ses promesses de liberté et d'union ? Estampillés étrangers, bousculés par des habitudes et des langues nouvelles, ces jeunes Litvaniens verront l'eldorado s'éloigner de jour en jour. Mais pour Kukutis, un vieux sage qui traverse l'Europe à pied, « Peu importe la ville où l'on veut atterrir, c'est le voyage lui-même qui est la vie ». Dans ce roman tour à tour drôle, tendre et mélancolique, Kourkov donne un visage à tous les désenchantés du rêve européen.

ANDREÏ KOURKOV, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son premier roman, *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Vilnius, Paris, Londres* est son neuvième roman publié en France.

« *Fort et onirique.* » Libération

« *On retrouve la fantaisie de l'auteur du Pingouin dans sa capacité à conduire ses personnages dans les situations les plus invraisemblables.* »

La Croix

Andreï Kourkov

Vilnius, Paris, Londres

*Traduit du russe
par Paul Lequesne*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

LIANA LEVI



piccolo

1
Šeštokai. 20 décembre 2007

La Terre n'est pas aveugle, même la nuit, elle garde les yeux ouverts. Elle contemple de ses immenses pupilles – lacs, mers et océans – les ténèbres et le ciel. Elle voit et reflète tout. Seulement, personne ne sait très bien si elle garde en mémoire ce qu'elle a vu. Et si oui, de quelle manière? Et où sa mémoire est-elle cachée? Peut-être ces questions sans réponse expliquent-elles que l'homme se prend souvent pour les yeux de la Terre et tente de retenir ce qu'il voit, de le raconter, de le consigner dans des archives. Et ainsi croit-il écrire l'histoire du monde, alors qu'en réalité il ne rend compte que de l'infime part qu'il en entrevoit.

Mais le regard humain est une chose, celui de la Terre en est une autre, immense et insondable. La Terre a toujours le sien levé en l'air, braqué sur le ciel, alors que l'homme ne regarde qu'autour de lui. Parfois il scrute l'horizon, parfois la voûte céleste, quand il se sent observé de là-haut, mais la Terre ne regarde toujours que le ciel. Elle se moque de tout, sauf de ce qui se trouve au-dessus d'elle. Or au-dessus d'elle, ce n'est toujours que du bleu, du noir ou du gris. Et aussi du soleil de temps à autre, et aussi des nuages, le feu clignotant d'un avion de ligne ou quelque point scintillant en mouvement parmi les étoiles, lancé par les

hommes, espion cosmique fait de métal brillant qu'on appelle « Spoutnik ». Ces Spoutniks – « compagnons de route » en russe – sont l'unique tentative de l'humanité pour tourner son regard vers le bas. Sans doute les premiers savants rêvaient-ils que le regard de la Terre et celui de son compagnon de route finissent un jour par se croiser. Et que le spoutnik parvînt à photographier la réaction de notre planète à cette plaisanterie d'hommes de science. Les premiers savants sont morts déjà. Et leurs successeurs ont tout oublié ou bien n'ont jamais rien su de leur projet. Ils ont bien essayé, au moyen des spoutniks, de repérer tous les sentiers dans les forêts, et tous les navires, surtout de guerre, sur les océans. Et il n'y avait pas pour eux de plus sérieux obstacle à leur observation que les lourds nuages chargés de neige, pressés d'emmitoufler la Terre d'une pelisse immaculée pour qu'elle pût hiberner au chaud.

Ainsi, le spoutnik qui survolait cette nuit-là la Lituanie orientale ne pouvait rien en distinguer. Il n'avait même pas remarqué que depuis un mois déjà, les premières neiges étaient enfouies sous des couches nouvelles.

Le 20 décembre 2007, à minuit moins le quart, un vieil homme s'approchait sans hâte d'une barrière, près du village de Šeštokai perdu quelque part entre Kalvarija et Lazdijai, juste à la frontière du territoire lituanien, bien loin de la forêt d'Anykščiai. D'un pas assuré, mais curieusement chancelant, il s'approcha et fit halte à cinq ou six mètres, au beau milieu de la route dont l'accès était défendu par une flèche bicolore.

Une maisonnette peinte en vert se dressait à côté, dont deux fenêtres étaient éclairées. Une lumière, légèrement tamisée, presque intime, s'en échappait. Et

même la barrière scintillait, éclaboussée par ricochet par cette lumière jaune dont l'éclat, frappant d'abord la neige, s'éparpillait sur toutes les vitres alentour.

La porte grinça. Un garde-frontière parut dans l'encadrement de bois. Il leva la tête, regarda l'ampoule pendue sous l'auvent. Elle doit avoir gelé, songea-t-il. Empoignant la douille d'une main et l'ampoule de l'autre, il les fit tourner dans les deux sens. Et, réveillée par les mains du garde-frontière, la lampe se ralluma. Le soldat, manifestement content de lui, sourit, inspira l'air glacé et l'expira sous forme de vapeur. Il s'appliqua pendant trente bonnes secondes à ne pas remarquer le vieil homme que la soudaine lumière de l'ampoule ressuscitée forçait à cligner des yeux. Puis, mal à l'aise, il finit par adresser un signe de la tête à l'étranger. L'homme, qui l'observait, opina à son tour, tira de la poche de son manteau gris au col relevé une montre de gousset à l'ancienne mode et en ouvrit le couvercle. Minuit moins huit.

« Peut-être voulez-vous entrer ? demanda poliment le garde-frontière.

– Peut-être, oui, répondit le vieillard sans pour autant bouger.

– Eh bien, venez. Nous avons du thé, et même un truc un peu plus fort !

– Comment ça ? s'exclama l'autre, surpris. Vous êtes prêts à inviter tout le monde à la file ? Et puis, est-il bien permis de boire à la frontière ?

– Aujourd'hui, on peut, soupira le soldat. Aujourd'hui, c'est une journée comme ça, où c'est possible. »

Il s'engouffra dans la maisonnette. À sa suite, le vieux gravit les trois marches en posant avec précaution

sa jambe droite dont le genou ne pliait pas et qui se terminait non par une lourde bottine, comme la gauche, mais par une rondelle de caoutchouc clouée à un talon de bois.

Dans la grande pièce régnait une odeur de cannelle et de clou de girofle. Sur une plaque électrique, une petite bouilloire émaillée soufflait par son bec des nuages de vapeur. Une bouteille trapue de Žalgiris trônait sur l'appui de fenêtre entre deux pots d'aloès guère plus grands qu'elle. À côté, plusieurs verres à alcool. Et sur le mur, au-dessus du bureau, était accroché un portrait du président Adamkus.

Le vieillard considéra tour à tour le président et les trois gardes présents dans la pièce.

« Est-ce ainsi qu'on surveille une frontière ? demanda-t-il, perplexe.

– Nous fermons, expliqua le plus gradé, d'une voix pleine de tristesse, en écartant les bras en signe d'impuissance.

– Vous fermez la frontière ?

– Au contraire. Nous l'ouvrons. Mais nous fermons le poste-frontière, dit le deuxième.

– Et où va-t-on vous affecter ?

– Ce sera différent pour chacun, soupira le troisième. Mais moi, je m'en irai sûrement de l'autre côté, à l'étranger. »

Il jeta un regard désabusé par la fenêtre.

« Oui, il y a sans doute des pays qui manquent de gardes-frontières, déclara le vieil homme d'une voix songeuse après un bref silence. Mais ces pays-là ou bien sont malades ou bien sont trop grands... Si ce n'est pire ! »

Le grand-père Jonas entra chez lui avec deux seaux pleins d'une neige veloutée et fit halte sur le paillason de caoutchouc. La lumière de la lampe du couloir se reflétait dans les flaques qui s'étendaient autour des bottes grossièrement alignées contre le mur. Une paire de chaussures d'homme marron montraient des lacets encore entortillés par le gel.

Le vieux Jonas posa ses seaux devant lui. Il ramassa la balayette qui traînait près de la porte, s'en servit pour ôter la neige collée à ses bottes, puis se déchaussa pour enfiler des pantoufles de feutre gris, manifestement trop grandes pour lui, mais qui lui permettaient de glisser sur le plancher sans lever les pieds. Il rempoigna son fardeau et « skia » ainsi dans le couloir jusqu'à la première porte à gauche, une porte en bois sur laquelle se superposaient de nombreuses couches de peinture. Les hôtes de cette confortable petite maison avaient souvent l'impression que pareil vantail ne pouvait ouvrir que sur un autre monde, un monde parallèle. Si on l'observait de plus près, les écailles de peinture trahissaient un passé rouge, blanc et même bleu, que le grand-père avait finalement tenté de faire disparaître sous un noble vert mat. Tout le reste du couloir avait été rénové à la demande de sa petite-fille Renata, dont le domaine réservé se trouvait à droite du couloir, derrière une solide porte de bois laissé brut.

On entendait à travers celle-ci des éclats de rire et des voix jeunes.

Jonas revint dans le couloir avec un balai et nettoya le plancher. Il sourit en calculant d'après les chaussures que ce soir-là six personnes étaient réunies autour de la table ovale du salon de Renata, celle-ci comprise. Trois couples. Que fêtaient-ils donc ? Le nouvel an n'était que dans dix jours ! Ils auraient pu attendre un peu.

« Il nous faut un chapeau ! Va en demander un à ton grand-père ! »

Vitas fixa Renata d'un regard à la fois malicieux et exigeant.

« Il n'en porte pas ! Mais je vais voir ce que je pense faire. »

Renata alla frapper à la porte verte.

« Grand-père, je peux entrer ? » cria-t-elle avant de tirer la poignée.

Le vieux Jonas était assis dans un fauteuil près de la fenêtre. L'ampoule du lampadaire brillait au-dessus de sa tête. Son nez était chaussé de lunettes à monture d'ivoire d'une couleur étrange, presque ambrée. Dans ses mains, un livre.

« Je peux t'emprunter une marmite ?

– Prends ! Que vas-tu faire cuire ?

– Notre avenir », plaisanta Renata, et elle s'en fut dans la minuscule cuisine où poêles, casseroles et autres récipients et ustensiles ménagers pendaient au ras du plafond, accrochés en rang à de longs clous recourbés plantés dans une poutre du mur. Ces ustensiles s'étaient de chaque côté d'une petite lucarne qui ne ressemblait absolument pas aux autres fenêtres de la maison. Elle avait quelque chose d'une meurtrière moyenâgeuse, comme si celui qui avait bâti la demeure

considérait la cuisine comme un dernier bastion. Ou bien la taille modeste de l'ouverture témoignait-elle du désir du propriétaire qu'on ne pût l'observer depuis la cour en train de manger ?

Renata décrocha une grande marmite et l'emporta chez elle.

Le vieux Jonas posa son livre sur le large accoudoir du fauteuil, se leva et gagna à son tour la cuisine où la neige continuait de fondre dans les deux seaux placés sous la fenêtre. Il regarda cette neige déjà assombrie par la chaleur domestique, prête à se transformer en eau pour le thé, tourna la tête vers le frigo, puis considéra le panier rempli de pommes de terre trônant sur la solide table de chêne. Ses yeux se posèrent ensuite machinalement sur la chaise viennoise, d'aspect fragile, qui était présente chez eux depuis déjà près de soixante-dix ans. Il s'y assit et posa les coudes sur la table.

Il se rappela qu'un officier soviétique s'était installé sur cette même chaise durant l'automne 40 du siècle précédent, et lui avait délivré, à lui, Jonas, alors encore adolescent, un papier d'après lequel on devait l'enrôler sur-le-champ dans l'Armée rouge. Puis cet officier l'avait longuement interrogé sur la route à suivre pour gagner Biržai. Et Jonas, qui comprenait difficilement le russe, lui avait dessiné le plan d'un sentier à travers la forêt menant à une grand-route qui aboutissait à une autre chaussée, laquelle conduirait l'officier là où il voulait se rendre. Puis la chaise avait disparu. La mère de Jonas l'avait remise au grenier pour qu'aucun étranger ne vînt plus s'asseoir à leur table. Eux-mêmes, quand ils voulaient manger, apportaient là deux planches qu'ils posaient sur des tabourets.

Jonas se souvint que deux fois encore, par la suite, des Soviétiques étaient venus chez eux, mais sans s'attarder longtemps. « Quelle misère chez vous ! Il n'y a même pas où s'asseoir ! » s'était exclamé un jour l'un d'eux, d'un air étonné. « La maison est grande pourtant. Ce devait être celle d'un barine autrefois. – Oui, c'était celle d'un barine, mais nous l'avons chassé, avait répondu le père de Jonas. – Vous avez bien fait ! » avait approuvé l'officier avant de s'en aller sans avoir expliqué le but de sa visite. Et quand il était parti, le père de Jonas avait souri. C'était son propre père qui avait construit la maison. Si l'officier l'avait appris, peut-être l'aurait-il expédié avec femme et enfant quelque part en Sibérie. Mais ce n'était pas arrivé.

« Allez, marmite, au travail ! » s'écria Andrius, un garçon roux au visage souriant, constellé de taches de rousseur. Puis, parcourant du regard les autres conjurés, il saisit par le goulot une bouteille de Triple Neuf. « Vérifions notre destin ! »

Les verres s'emplirent de la boisson ambrée.

Renata distribua stylos et feuilles de papier arrachées à un petit bloc-notes. Chacun inscrivit un mot sur sa page, plia celle-ci et la jeta dans la marmite.

« Maintenant, c'est possible ! déclara Andrius en saisissant délicatement son verre par le pied. Au succès !

– Moi la première ! » déclara Ingrida, qui tira aussitôt un bout de papier du récipient.

Elle le déposa à côté d'elle, sur la table, sans le déplier.

Puis ce fut le tour de Klaudijus de piocher, imité par Vitas, Renata, Andrius et enfin Barbora.

Le silence était soudain tombé dans le salon. Seule l'horloge murale par son tic-tac l'empêchait de devenir absolu. Mais les invités avaient beau retenir leur souffle, ils ne pouvaient demeurer immobiles aussi longtemps et l'épisode d'accalmie dans la pièce, bien que bref, fut néanmoins suffisant pour conférer à l'instant une émouvante solennité.

Il y eut un bruissement de papier défroissé. Quelqu'un poussa un soupir de soulagement. Andrius, sembla-t-il.

« La classe ! » murmura Barbora avec enthousiasme.

Renata tourna la tête vers Vitas assis à côté d'elle et, un léger sourire aux lèvres, secoua la tête d'un air espiègle.

« Ça, dit-elle en pointant le doigt sur son feuillet déplié, c'est ta ville ! Et c'est toi qui as la mienne ! Rends-la-moi ! »

Les autres regardèrent avec un étonnement amusé Renata et Vitas échanger leur sort.

« Quoi, vous n'avez pas indiqué la même ? »

Barbora se pencha pour tenter de déchiffrer ce qui était inscrit sur leurs papiers.

« Elles sont différentes, mais voisines, répondit Renata. Peu importe tant que la chance nous sourit ! Je n'y croyais même pas.

– Ce n'est tout de même pas le loto ! s'exclama Andrius avec un geste agacé. Si moi aussi j'avais tiré le rêve d'un autre, je n'en aurais rien à faire. C'est du mien que j'ai besoin !

– Du nôtre ! corrigea Barbora. Mais en ce qui vous concerne... » Elle regarda Renata et Vitas. « Il est sûrement encore un peu trop tôt pour partir. Renata veut aller à Venise, et Vitas à Rome. Vous n'êtes pas encore aussi synchronisés que nous. »

Elle tourna la tête vers Andrius, attrapa leurs deux feuilles et les leva de manière que tout le monde puisse les voir. Le même mot y était inscrit : *Paris*.

« Voir Paris et mourir, persifla Ingrida.

– On n'est pas obligés de mourir. »

Barbora lui lança un regard assuré, un peu hautain.

« Mais venir, voir et vaincre, ça oui ! Et le climat là-bas, au fait, est bien meilleur que dans votre chère Angleterre !

– Nous n'allons pas en Angleterre, répondit Klaudijus d'un ton pacifique. Nous partons pour Londres ! Or, à Londres, le temps dépend de la somme que tu as sur ton compte en banque...

– Oh, notre oie doit être cuite ! s'écria Renata, en se rappelant la volaille laissée dans le four. Je reviens tout de suite ! »

Elle se précipita dans la cuisine, ouvrit la porte du four à la vitre légèrement noircie. Une onde chaude, savoureuse et parfumée arrêta ses pensées. Elle avait déjà oublié Barbora et son goût pour les disputes à propos de rien. Elle avait même oublié ses propres disputes avec Vitas sur le but et le sens de leur projet de voyage. Mais peu importait la ville où l'on voulait atterrir. Ce qu'il fallait comprendre, c'était que le voyage lui-même, c'était la vie. Le voyage ne s'arrêtait pas quand on était parvenu à la ville de ses rêves et qu'on en était devenu un des heureux habitants.

Renata enfila d'épaisses maniques, sortit le plat du four et le posa sur la cuisinière. À n'en pas douter, l'oie était cuite. Au fond du four restait encore une cocotte en fonte fermée d'un couvercle où mijotaient des *vedarai*.

« Il faudrait inviter ton grand-père à nous rejoindre, suggéra Andrius en découvrant l'appétissante volaille rôtie.

– Bien sûr, acquiesça Renata, tout de suite ! »

Les verres s'emplirent de nouveau d'alcool. Il y en avait à présent un de plus pour le vieux Jonas.

Dans l'air de la pièce vint s'ajouter le parfum des saucisses de pomme de terre toutes chaudes assaisonnées de cumin.

Quand il entra, Jonas alla tout de suite s'asseoir à la place restée libre. Il tira ses lunettes d'une poche de sa veste d'intérieur informe, décidé à examiner plus soigneusement le plat principal du dîner.

« De qui est-ce l'anniversaire ? » demanda-t-il en embrassant du regard les amis de sa petite-fille.

Renata esquissa un sourire.

« Non, grand-père... Si tu regardais la télé, tu...

– Je deviendrais un imbécile ! la coupa Jonas. Mais comme il est trop tard pour que je le devienne, mieux vaut que je continue à lire des livres.

– Aujourd'hui, à minuit, la Lituanie sera absorbée par l'espace Schengen », expliqua gentiment Klaudijus en regardant le vieil homme droit dans les yeux, des yeux agrandis par les verres des lunettes à monture d'ivoire.

« Par quoi ? » demanda Jonas, pensif, en levant les yeux vers le plafond.

« Par l'espace sans limite de l'Union européenne, répondit Klaudijus, qui se corrigea aussitôt : plus exactement, sans frontières.

– Ah ah ! Eh bien moi, je resterai planqué ici, déclara tranquillement Jonas. Personne ne m'avalera. Vous, vous faites comme vous voulez...

– Mais il faut tout de même fêter ça ! » dit Vitas en levant son verre.

L'oie se révéla beaucoup plus d'actualité que l'espace Schengen et son goût exquis suscita de la part des convives bien plus de paroles intelligibles. Le vieux Jonas décida cependant de ne pas s'attarder. Il mangea un morceau de volaille, félicita sa petite-fille pour le somptueux dîner, puis se retira dans sa chambre, en oubliant ses lunettes sous sa serviette.

À minuit pile, au début d'une ère nouvelle, les amis burent encore un verre. Et une dizaine de minutes encore plus tard, le vieux Jonas réapparut dans le salon, cette fois-ci vêtu d'un pyjama de flanelle bleue.

« J'ai oublié mes lunettes, dit-il. Or je n'arrive pas à m'endormir sans elles.

– Quoi, vous dormez avec vos lunettes ? s'esclaffa Andrius déjà un peu éméché.

– Bien sûr. » Jonas récupéra son bien et le glissa dans sa poche de pyjama. « J'ai la vue faible. Sans mes bésicles, je ne peux même pas rêver correctement : tout est flou. Alors qu'avec, je vois tout parfaitement, dans les moindres détails. Et d'ailleurs, j'entends aussi beaucoup mieux !

– Eh bien, il est bizarre, ton grand-père », murmura Andrius quand la porte se fut refermée sur Jonas.

Renata haussa les épaules.

« Les lubies sont l'ornement de la vieillesse », soupira-t-elle. Et elle sourit à ses propres paroles.

3 Šeštokai

À minuit moins deux, le téléphone sonna sur le bureau, sous le portrait du président Adamkus.

L'officier le plus gradé du service frontalier décrocha le combiné et se présenta. Il écouta son supérieur, debout, dans une attitude pleine de respect, puis, avec une sorte de calme absolu, il poussa un soupir de relâchement, et répondit: « *Gerai*¹ ! »

« Nous avons ordre de lever la barrière... » annonça-t-il d'une voix triste, avant de jeter un regard pensif et un peu sceptique à la photo du président.

Le vieillard arrivé la veille et les deux gardes-frontières tournèrent également la tête vers le portrait.

Mais l'officier scrutait déjà l'écran de l'ordinateur où s'affichaient les images enregistrées par les six caméras extérieures. La tempête, toute de noir et de blanc, rendait les six fenêtres identiques. Sur l'une d'elles seulement transparaissait de temps à autre la scène mieux éclairée de la barrière levante.

L'officier, concentré justement sur cette fenêtre-là, tendit la main vers le dispositif de commande à distance et pressa un gros bouton vert, de la taille d'une capsule de bouteille de bière. Cependant, rien ne se passa sur l'image. Il appuya encore une fois. Jura.

« Allons-y ! » commanda-t-il aux autres.

La neige drue qui tombait du ciel en ce nouveau jour recula légèrement quand la porte s'ouvrit.

« Oh, quel vent ! » s'exclama un des hommes sortis sur le seuil.

1. Bien ! (Lituanien.)

Les marches grincèrent sous leurs pieds. Les trois gardes accompagnés du vieil homme s'approchèrent de la barrière. L'officier se pencha et ouvrit la porte du bloc-moteur. Il débloqua le mécanisme, appela ses collègues, et tous les trois levèrent manuellement la longue flèche rayée.

« Merci, messieurs ! leur dit le vieux avant de s'engager sur la route à présent libre.

– Vous avez un passeport, au moins ? lui lança l'un des gardes.

– Oui, répondit l'autre sans s'arrêter, bien sûr que oui !

– Et comment vous appelez-vous ?

– Kukutis !

– C'est votre prénom ou votre nom de famille ?

– Les deux ! » cria Kukutis avant de franchir la frontière du visible.

« Note ! commanda l'officier à son collègue. Le premier à franchir la frontière sans présenter de papiers s'appelle Kukutis Kukutis. Comment fait-il pour vivre avec un nom pareil ? »

« Un passeport, murmurait à part lui le vieux Kukutis avec amusement en lançant devant lui sa jambe droite incapable de plier. J'en ai six de leurs passeports ! Et tous à mon nom ! »

4

Vilnius

Le café, rue Allemande, s'ennuyait manifestement de ses clients. Barbora s'y tenait seule avec un couple de touristes âgés, installés à une table en vitrine pour mieux contempler le lent spectacle de l'hiver vilnois.

La jeune femme observait avec intérêt la dame aux joues rouges, dont le visage avait depuis longtemps perdu toute trace de jeunesse. Sa longue veste bleue en peau retournée et la doudoune noire de son compagnon – un homme encore jeune au visage fatigué – étaient accrochés l'un à côté de l'autre au même portemanteau. La dame buvait son café sans avoir ôté ses gants – des gants bleus, à l'évidence achetés assortis à sa veste.

Mais rue Allemande passaient des voitures, passaient des gens.

« Excuse-moi, Barbie, je suis en retard ! »

Un homme d'une quarantaine d'années pendit sa veste de cuir au dossier de la chaise voisine de Barbora et s'assit.

« Comme tu n'es jamais à l'heure, je pensais être là avant toi.

– Tu ne m'attendras plus, Boris », fit la jeune femme en se tournant vers lui, abandonnant à leur sort la dame aux gants bleus et son compagnon.

« Pourquoi ? Tu as décidé de devenir ponctuelle ? »

Elle ne répondit pas.

« Un petit cognac pour se réchauffer ? » proposa Boris.

Elle secoua négativement la tête.

« Quoi ? fit l'homme, surpris. Tu as décidé de changer tes habitudes ?

– Oui. Et pas seulement mes habitudes.

– Et quoi d'autre ?

– Tout. Y compris toi. »

L'expression du visage de Boris se modifia. Son regard devint froid.

« Tu peux m'expliquer ? demanda-t-il d'une voix étouffée mais insistante.

– Qu’y a-t-il à expliquer ? » Barbora fixa ses yeux gris.
« C’est toi qui ne changes pas. Tu es toujours le même !
Famille, travail, salle de fitness et jeune maîtresse. Mais
il faut bien que quelqu’un change pour que la vie soit
juste et intéressante. Alors voilà, j’ai décidé, moi, de
changer. Et de changer ma vie. Pour le mieux, j’espère !
Au fait, j’ai décidé aussi de me marier.

– Quand ? Avec qui ? Avec ce rouquin de clown ? !
s’exclama Boris avec dédain, nullement surpris de la
nouvelle.

– Eh bien oui, avec lui. Dans une semaine nous
partons pour Paris.

– Fêter le jour de l’an ?

– Non, une nouvelle vie. »

Après un temps, elle reprit :

« Tu m’avais promis toi aussi de m’emmener un jour
à Paris. C’est bien là-bas que tu es allé récemment avec
ta femme, non ? J’ai même *liké* votre selfie en haut de
la tour Eiffel. Mais mon clown roux, lui, sans m’avoir
rien promis, a gagné de l’argent et acheté deux billets
d’autocar.

– En car à Paris ? ! » Les lèvres de Boris s’étirèrent en
un sourire narquois.

Barbora nota une étrange agitation sur le boulevard.
Elle se détourna de son interlocuteur et vit cinq
bouteilles de Coca-Cola de deux mètres de haut
avancer d’un pas fatigué sur le trottoir. Elle tira son
portable de son sac, comme si elle avait oublié la
présence de Boris.

« Salut, Andrius ! dit-elle dans l’appareil, d’une voix
soudain joyeuse. Je vous vois, mais je ne sais pas dans
quelle bouteille tu es ? »

Boris la regardait, la mine abasourdie.

L'une des bouteilles fit halte et pivota sur son axe en agitant les bras, pendant que les quatre autres poursuivaient leur chemin.

« Merci ! Je t'embrasse ! À ce soir ! »

Barbora remit le téléphone dans son sac.

Boris poussa un assez bruyant soupir, comme s'il voulait attirer son attention. Mais elle lui jeta un regard d'ostensible indifférence et se replongea dans la contemplation de la rue où le défilé publicitaire avait déjà disparu.

« Et tu crois que c'est comme ça qu'il pourra vous faire vivre à Paris ? » Boris se leva et renfila son blouson de cuir. « Si tu es dans la mouise, appelle-moi ! Je t'enverrai du fric pour le billet de retour. En car également ! Mais seulement pour toi... »

5

Londres

Marius, un ancien copain de classe de Klaudijus, les accueille sur le quai de la gare routière Victoria. Pendant qu'Ingrida regardait autour d'elle, Marius aida Klaudijus à hisser son sac sur son dos avant de se charger lui-même de celui de la jeune femme.

« Vous n'êtes attendus à l'appartement que dans trois heures. En attendant nous pouvons nous promener un peu, ou passer un moment au café, déclara-t-il.

– Laissons les bagages à la consigne alors, proposa Ingrida avant de considérer le ciel de plomb au-dessus de sa tête.

– Trois livres le casier, annonça Marius en secouant négativement la tête. Mieux vaut garder cet argent pour manger un morceau.

– Nous avons cinq cents livres, se vanta Ingrida qui continuait d’observer le ciel de Londres en songeant que celui-ci se distinguait fort peu du ciel d’hiver de Lituanie.

– Pour deux? C’est tout?» Mais en voyant une lueur d’inquiétude s’allumer dans les yeux de la jeune femme, Marius décida aussitôt de changer de sujet.

«Allons-y! Je connais un endroit sympathique qui pratique des prix presque lituaniens.»

Et il entraîna les nouveaux arrivants dans Vauxhall Road.

Une dizaine de minutes plus tard, ils tournèrent dans une rue transversale et y découvrirent une rangée de petits commerces. Ils s’installèrent tout au fond d’une trattoria qui ne s’embarrassait guère de design ni de mobilier particulier. Au mur était accroché un menu énumérant une dizaine de pizzas différentes. À la droite du bar se trouvait un frigo à porte vitrée, rempli de bouteilles de soda.

«C’est moi qui régale», déclara Marius.

Deux pizzas pour trois et une bouteille de Coca avec trois verres. La table de plastique rouge vacillait sur le sol inégal carrelé de céramique marron. Ingrida plia son billet d’autocar désormais inutile et le glissa sous l’un des pieds.

Klaudijus se pencha sur le sac à dos de sa compagne, en tira une bouteille de Triple Neuf et adressa à Marius un regard de conspirateur. L’autre acquiesça. Klaudijus remplit les verres au tiers et rangea la bouteille où il l’avait prise.

«Ici, dans l’ensemble, c’est génial.» Le Triple Neuf avait détendu Marius et il affichait un tel sourire que son visage en paraissait plus rond. «L’essentiel, c’est

de trouver un boulot. Ensuite, une calculatrice, et on tient les comptes. On peut se nourrir pour trois ou cinq livres par jour. Avec un vélo d'occasion, pas trop beau pour ne pas se le faire voler, on peut aussi faire pas mal d'économies.

– Et toi, où travailles-tu ? s'enquit Klaudijus tout en mâchant un morceau de pizza.

– En ce moment, je remplace un Serbe dans une station-service. Il est parti faire un tour dans son pays, et je suis payé trente livres par nuit. Net. Le proprio de la station est un Arabe. Un mec sans histoire. Avec lui, aucun problème.

– Trente livres la nuit ? répéta Ingrida, pensive. Ce n'est pas mal... »

L'appartement où Marius conduisit ses amis se trouvait au sous-sol d'une étroite *townhouse* de trois étages, située à deux pâtés de maisons du métro Islington. La fenêtre était défendue par une grille faite de fers à béton.

C'est une jeune femme qui leur ouvrit la porte – cheveux courts, jean et long pull bleu. Elle salua Marius et mena Ingrida et Klaudijus dans une petite pièce pourvue d'un lit d'une place et demie et d'une lucarne.

« Vous pouvez vous installer. Marius vous a tout expliqué ?

– Non, Tania, je n'ai pas encore eu le temps. Je vais le faire.

– Allons à la cuisine, on y sera plus à l'aise. »

La propriétaire les conduisit à une kitchenette équipée d'une vieille cuisinière à gaz, d'un évier, d'un réfrigérateur et d'une petite table carrée autour de laquelle on tenait difficilement à quatre. Elle

commença par allumer la bouilloire électrique posée sur le frigo et proposa de s'asseoir sur les tabourets.

«C'est cent vingt livres la semaine, commençait-elle d'un ton amical. Mais soyez économes en eau et en électricité. Deux autres couples logent ici, et vous devrez vous entendre avec eux sur les horaires d'utilisation de la cuisine. Ça vous convient?»

Ingrida jeta un regard perdu à Marius. Celui de Klaudijus n'était pas moins interrogateur.

«Ce sont des conditions tout à fait normales, fit Marius à voix basse. Surtout pour votre budget. Quand vous aurez trouvé du travail, vous déciderez si vous restez ou si vous cherchez autre chose. Mais vous ne trouverez rien de moins cher à Londres! Vous pouvez remercier Tania», conclut-il en regardant la propriétaire avec reconnaissance.

Klaudijus l'observa lui aussi, remarqua ses cheveux dont il était impossible de déterminer la couleur naturelle. La fenêtre laissait entrer de la lumière, mais comme elle donnait sur un étroit puits de béton et un escalier métallique descendant du niveau de la rue à la porte d'entrée du sous-sol, personne n'aurait pu examiner en détail la pièce elle-même sans le secours de l'ampoule allumée au plafond. Ainsi, les cheveux de Tania paraissaient-ils à Klaudijus tantôt roussâtres, tantôt bruns, tantôt châains, et il ne parvenait pas à comprendre si c'était là une illusion d'optique, sa vue étant diminuée par la pénombre, ou si effectivement elle changeait si souvent de couleur de cheveux qu'ils en étaient devenus bariolés.

«Bien, soupira Ingrida.

– Dans ce cas, payez-moi tout de suite, s'il vous plaît, et je vous donne les clefs», dit Tania d'un ton pressant.

Quand elle eut reçu l'argent, elle se leva pour atteindre la bouilloire qui s'était mise à chanter en haut du frigo.

« Attention à ne pas les perdre ! » Un anneau avec quatre clefs tomba sur la table dans un cliquetis. « Et n'ouvrez à personne ! Tous ceux qui logent ici ont leur propre trousseau. »

Ingrida hocha la tête.

Le portable de la logeuse sonna. Elle sortit en demandant à Marius de l'attendre.

« Vous voyez, même pas besoin de caution, dit-il avec fierté.

– Et c'est elle la propriétaire ? Elle est quoi ? Russe ? demanda Klaudijus.

– Non, les proprios sont des Kurdes. Ils sont quelque part à l'étranger, en Turquie. Elle, c'est leur locataire, et elle sous-loue. Parfois, elle passe la nuit ici.

– Mais où dort-elle ? s'étonna Ingrida. Il n'y a que trois pièces et elles sont toutes occupées.

– Je ne sais pas. Peut-être à la cuisine. Mais elle est normale, ne vous en faites pas ! »

Tania revint au bout d'une demi-heure.

« Vous avez de la chance, dit-elle. J'ai eu là un autre couple qui voulait louer votre chambre. Mais je leur ai trouvé à se loger ailleurs. Chez des amis. »

6

Route d'Augustów. Voïvodie de Podlachie

Combien y en avait-il de cette Europe ? Il l'avait déjà traversée de bout en bout des dizaines de fois ! Avant sa jambe de bois, et après. Autrefois c'était la Prusse, la Prusse-Orientale qu'il préférait. Elle lui était presque

aussi proche qu'un membre de sa famille, un peu comme une cousine. Il l'avait connue sinon depuis sa naissance, du moins dès ses jeunes années, et jusqu'à l'étrange instant où elle s'était dissoute dans l'Histoire. Cet instant-là avait duré assez longtemps, et pendant plusieurs années, Kukutis avait gardé la sensation qu'un grand chaudron de soupe de choucroute et de pois cuisait quelque part dans le voisinage, pendu à un crochet au-dessus d'un feu de camp. L'odeur de cette soupe le rattrapait constamment tantôt sur une route, tantôt sur une autre, et l'unique fois où il était venu à Königsberg, ses jambes l'avaient conduit toutes seules au cœur même de la Prusse-Orientale : au Blutgericht, le restaurant situé dans les caves du château royal.

Après s'être abondamment abreuvé de bière et gavé de *Soßklopse* pimentés, il s'était trouvé sans la force ni l'envie de repartir. Il était resté assis à admirer les lustres, les maquettes de voiliers suspendues, les grands fonds de tonneaux ornés des armes de divers barons et de représentations de leurs châteaux. Il n'était parti que lorsqu'un serveur moustachu s'était campé devant lui, sourcils froncés, pour prononcer ce seul mot : « *Zeit!* », lequel avait sonné à ses oreilles comme « *Ordnung* ». Alors, se rappelant où il se trouvait et comment en ces lieux il convenait de réagir aux mots brefs, Kukutis avait gravi péniblement les hautes marches permettant de remonter à la surface de la Prusse-Orientale.

Les années avaient passé, au fil desquelles il avait traversé bien des bourgades et des villages prussiens. Il les voyait, les entendait, flairait leurs odeurs de cuisine. Et puis brutalement, quelque chose avait changé. Ils avaient disparu. Les Prussiens s'étaient évanouis, comme si, à un moment donné, ils avaient rassemblé

leurs affaires et leurs odeurs et étaient partis. Ils avaient vécu là pendant des siècles, on les rencontrait en chemin, ils esquissaient leur petit sourire si particulier. Ils avaient été les premiers en Europe à célébrer, et plus bruyamment que tous, l'invention du hachoir à viande mécanique par le baron Karl Friedrich Christian Ludwig Drais von Sauerbronn. Adieu corvée du hachage de la viande au couteau pour la confection des *klopse*, bonjour, nouvelle vie de confort ! Mais ils ne s'étaient pas réjouis longtemps de la naissance du hachoir mécanique. Visiblement, quelqu'un s'était dressé au-dessus d'eux dans la pose du sous-officier, renfrogné et moustachu, ou au contraire sourire rusé aux lèvres et visage glabre. Il s'était levé et avait dit : « *Es ist Zeit*¹ ! » Et les Prussiens avaient disparu. Sans laisser de trace.

Lorsque Kukutis y avait réfléchi pour la première fois, en traversant les anciens territoires de Prusse, et avait demandé à un Polonais de rencontre où étaient passés les Prussiens, l'homme lui avait répondu : « Les Lituanien les ont tués ! » Le Polonais, à l'évidence, n'aimait pas les Lituanien et avait deviné que Kukutis en était un. C'est pourquoi il avait parlé ainsi. Mais Kukutis au début l'avait cru. Il s'était rappelé ce que les paysans de Lituanie disaient des Prussiens. Que ces derniers ne savaient pas aimer et que c'était la raison pour laquelle ils avaient peu d'enfants. Et en effet, jamais auparavant, en traversant bourgades et villages de Prusse, il n'avait vu de marmots, n'avait même entendu de voix et de rires de gosses. « Leur peuple se serait-il éteint ? » s'était-il demandé. Et il avait hoché la tête. Si les Prussiens s'étaient éteints, on comprenait pourquoi la Prusse

1. Il est temps ! (Allemand.)

avait elle-même disparu. Polonais et Russes s'en étaient partagé les lambeaux. La Lituanie en avait hérité aussi d'un bout: le territoire de Memel, qui avait déjà été lituanien auparavant. Même s'il avait d'abord été suédois, teuton et livonien. Cependant, quand le territoire de Memel était redevenu lituanien et avait retrouvé son nom de *Klaipėdos kraštas* – région de Klaipėda –, il ne s'y trouvait pas de Prussiens. Il s'y trouvait des Allemands, il s'y trouvait des Polonais, et même de ces étranges *Memellanders* qui parlaient lituanien mais ne se tenaient pas pour tels. Mais de Prussiens, aucun. Par conséquent, le Polonais avait menti. L'Histoire montre bien que lorsqu'un peuple en assassine un autre, la terre du peuple victime passe aussitôt aux mains du peuple meurtrier, mais que des survivants continuent de mener une existence discrète dans les marches du pays. Or il n'y avait aucun Prussien dans les marches de Lituanie. Et celle-ci n'était pas devenue plus grande.

Petite elle était, petite elle était restée. Même si dans l'ancien temps, des siècles plus tôt, le Grand-Duché de Lituanie avait été le plus grand royaume d'Europe, englobant d'ailleurs toutes les terres de Prusse. Les peuples d'Europe s'y trouvaient à leur aise, dans ce grand-duché. Aussi bien les Polonais que les Prussiens, et tous les petits peuples qui ne s'étaient pas encore inventé de nom.

Soudain, Kukutis entendit un cheval s'ébrouer derrière lui. Distract de ses méditations, il s'écarta d'un pas pour lui céder le passage.

« Ho ! cria le paysan à cheval en tirant les rênes à lui. *Siadaj*¹ ! » dit l'homme en invitant de la main Kukutis à monter dans le chariot.

1. Assieds-toi ! (Polonais.)

Ce dernier s'approcha et sauta maladroitement, prenant appui sur sa jambe valide et écartant légèrement celle de bois. Il s'installa de côté, se tourna vers le cocher et hocha la tête en signe de remerciement.

L'autre allongea au cheval pie un coup de fouet et le chariot s'ébranla de nouveau. Il s'ébranla sans bruit, et ce détail suffit pour que Kukutis se tint sur ses gardes. Il en avait déjà rencontré dans sa vie, de ces voitures silencieuses qui emmenaient des voyageurs ramassés au hasard vers une éternité sans retour. Cela lui était arrivé en 1918, quand la guerre était presque finie, mais que les vivres manquaient. Les villages alors choisissaient un cocher, graissaient bien les roues du chariot pour le rendre le plus silencieux possible, et l'envoyaient sur la route la plus proche en chargeant son conducteur de faire monter quelque jeune étranger, de le tuer, de lui trancher la tête et de rapporter le reste du corps. Un corps sans tête est plus facile à débiter. La tête distrair toujours, oblige à regarder de plus près, à réfléchir : d'où venait-il, cet homme, de quelle origine était-il, de quelle couleur ses yeux ?

Kukutis se pencha en avant pour regarder les roues et faillit tomber dans une fondrière. Il eut le temps cependant de noter que le chariot était équipé de roues d'automobile.

Le ciel au-devant s'était éclairci. Les lourdes nuées avaient épuisé toutes leurs réserves de neige. Et bien que la route en fût encore jonchée, les flocons au lieu d'y rester sages roulaient sans cesse et découvraient les arêtes vives des ornières creusées à l'automne et gelées par le vent d'hiver.

« Où vas-tu ? demanda le cocher.

– Tout droit, répondit Kukutis. À Paris. »

L'autre tourna la tête. Un léger sourire s'esquissa sur ses lèvres.

« C'est loin, bien plus loin que Varsovie ! Que vas-tu faire là-bas ?

– Je vais à un enterrement.

– Tu arriveras trop tard !

– Non. Il n'est pas encore mort.

– Qui ça ?

– Le défunt. Le défunt est encore en vie. »

Le conducteur haussa les épaules et fixa de nouveau le cheval qui tirait le chariot sans trop de hâte. Il lui donna un coup de fouet, et l'animal s'en fut d'un trot plus vif. La voiture s'en trouva plus joyeusement cahotée sur le gravier gelé, et Kukutis par deux fois soulevé de son siège, si brutalement qu'il manqua de tomber à la renverse dans la paille.

Il veut peut-être m'éviter d'être en retard ? songea-t-il en se cramponnant des deux mains à la ridelle.

7

Paris

Il n'était pas encore six heures du matin quand l'autocar accosta au trottoir de la porte Maillot, juste en face d'un café devant lequel un type basané balayait la rue. Le conducteur alluma la lumière à l'intérieur de l'habitacle et la masse de passagers montés au fil de la nuit s'anima, commença de se désagréger en entités humaines émergeant du sommeil.

Andrius ouvrit les yeux et jeta un regard à Barbora. Celle-ci était encore plongée dans le sommeil. Il n'eut pas envie de la réveiller, même si son rêve – se réveiller

à Paris – n'était plus à présent qu'à deux doigts de se réaliser. Il fit durer ces instants, les étira en secondes et en dixièmes de seconde pendant que les autres abandonnaient leurs places sans hâte et, Dieu merci, sans bruit.

Il regarda autour de lui dans l'espoir de voir deux ou trois visages connus, de ceux qui étaient montés avec eux à Vilnius dans l'autocar. Mais, chose étrange, de tous les Litvaniens partis de Vilnius, seuls Barbora et lui semblaient être allés jusqu'à Paris. Les autres étaient apparemment descendus plus tôt, remplacés par des Polonais, des Slovaques, des Allemands, qui à présent attendaient au pied du véhicule leurs bagages rangés dans la soute. Mais le chauffeur ne se pressait pas. Toujours assis au volant, il essayait de joindre quelqu'un avec son portable, tout en surveillant l'habacle dans le rétroviseur.

« Bonjour », chuchota Andrius à l'oreille de Barbora. Elle ouvrit les yeux.

« Paris te souhaite la bienvenue ! » lui dit-il en l'invitant à regarder par la vitre.

Or dans la rue, à ce moment-là, le rideau de fer du bistrot était en train de se lever. De la lumière brillait déjà à l'intérieur de l'établissement, et à mesure que le rideau montait, le trottoir devant la vitrine s'éclairait davantage.

« On a ouvert pour nous, murmura Andrius. On y va ? »

Barbora acquiesça.

Quand ils eurent récupéré leurs sacs, ils entrèrent dans le café et allèrent se blottir dans un coin confortable.

Le Maghrébin qui à présent se tenait derrière le comptoir posa sur Andrius un regard interrogateur.

« Café et croissant. Deux ! » lui dit Andrius.

L'autre opina du chef et sortit. Ils le suivirent des yeux, surpris, avant de se retrouver seuls.

« Où est-il parti ? demanda Andrius.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? répondit Barbora. On vient de se réveiller à Paris, et maintenant, on ne se réveillera plus jamais ailleurs ! »

L'homme revint bientôt avec un sachet en papier à la main, d'où s'élevait une légère vapeur. Il vida son contenu de croissants chauds sur un plateau posé sur le bar, puis se tourna vers le percolateur au chrome étincelant.

L'autocar qui les avait amenés jusqu'ici démarra lentement puis s'éloigna, dévoilant à la vue des deux jeunes gens le côté opposé de la rue et les vitrines éclairées d'une boulangerie et d'une petite épicerie.

Le barman leur apporta leur commande.

« *Merci !* » fit Andrius.

L'homme lui répondit par une longue phrase incompréhensible. Andrius et Barbora échangèrent un regard.

« Qu'est-ce qu'il a bien pu dire ? demanda la jeune femme.

– Sûrement que j'ai une très belle compagne de voyage.

– Non, c'est à moi qu'il s'adressait, protesta Barbora. Il va falloir apprendre le français. On aurait dû s'en inquiéter plus tôt.

– Le temps nous a manqué. » Andrius avala une gorgée de café. « Et quand on en avait, du temps, on faisait l'amour, pas du français... »

- Eh bien, désormais, il faudra faire du français. L’amour, lui, peut bien attendre.
- Et comment ça ? » s’indigna Andrius.

8

Anykščiai

La ville parut cette fois-ci à Renata encore plus petite que d’habitude, comme recroquevillée sous la neige. Elle gara sa Fiat minuscule – presque un jouet – devant la boulangerie et s’en fut vers l’église Saint-Matas. Là, elle se signa devant le portail et contempla les deux tours symétriques pointant vers le ciel. Qui avait eu cette étrange idée de bâtir dans leur petite bourgade la plus haute église de Lituanie ?

Elle reporta son regard sur le ciel d’hiver épanoui, qu’aucun nuage ni aucune menace de neige n’assombrissait. Et à cet instant, sa joyeuse tranquillité fut troublée par la sonnerie de son portable.

« Salut ! fit la voix alerte de Vitas, comme s’il venait juste de prendre une douche froide. Pardonne-moi, mais je ne viendrai pas aujourd’hui. Je n’ai pas encore tout réglé. En revanche j’ai trouvé des locataires pour l’appartement. Tu as déjà fait tes bagages ?

- Non, pas encore.
- Mais tu as parlé avec ton grand-père ?
- Ce soir.
- Quelque chose te préoccupe ?
- Oui, avoua Renata. Je n’ai plus trop envie de partir.
- Mais nous l’avons décidé ! s’exclama Vitas. Ta voiture, mon essence, notre avenir !

– C’est joli, répondit-elle devant la grandiloquence du propos. Tu pourrais devenir porte-parole d’un président.

– Peut-être, en effet. Mais pas du nôtre. Bon, je t’appellerai dans la matinée, et j’arriverai le lendemain soir, ok ? »

Après quoi, Renata prit un thé à la menthe dans un petit café confortable de la rue Baranauskas. Elle le but en observant à travers la vitrine la rue presque déserte qui serpentait entre les maisons, ne connaissant ni ligne droite ni angle droit, si typique de la petite ville d’Anykščiai, près de laquelle elle avait grandi sous l’œil de ses grands-parents, Jonas et Severiute. Elle se rappelait l’époque où elle avait six ans. Son grand-père était alors plus jeune et moins pensif qu’à présent. Il possédait un cheval et une carriole avec laquelle il allait en ville. Il était de bonne composition, car à la maison, c’était grand-mère Severiute qui commandait. Elle commandait, et lui, il souriait d’un air rusé. Et parfois, il obéissait. Severiute était fière de la propreté de sa maison, dans laquelle elle faisait elle-même le ménage. Pour ne rien salir, le vieux Jonas, l’été, laissait ses souliers sur le seuil et n’entrait qu’en chaussettes ou pieds nus. La grand-mère avait un jour décidé que Renata aimait les chaussons aux pommes, et elle en confectionnait chaque samedi. Les chaussons étaient délicieux, mais ils plaisaient moins à Renata qu’à Jonas, qui en dévorait encore plus qu’elle. Connaissant la faiblesse de son mari, Severiute, une fois les chaussons sortis du four et Renata appelée à la cuisine, ne s’éloignait plus de la table avant que sa petite-fille en eût mangé autant qu’elle pouvait. Il fallait que celle-ci ait prononcé d’une voix plaintive : « Je n’en peux plus ! » pour que Severiute

invitât Jonas à les rejoindre, mais elle ne le laissait pas seul avec les pâtisseries restantes. Elle sortait une bouteille de ratafia maison et un vieux gobelet d'argent. Elle avait décidé un jour que Jonas raffolait du ratafia et s'était mise à en fabriquer elle-même à la cerise, à la prune et à la framboise. Et Jonas en effet avait pris goût au breuvage préparé par sa femme, autant qu'à ses chaussons aux pommes. Arroser d'une liqueur encore fraîche de son séjour à la cave un chausson tout chaud, il ne connaissait pas de plaisir plus grand.

Mais quand Severiute n'était pas revenue de l'hôpital, tout avait changé dans la vie de Renata et de son grand-père. Le temps des chaussons aux pommes était révolu. Certes, il restait encore à la cave quelques bouteilles de ratafia, et Jonas s'y rendait chaque soir avec un petit verre à facettes. Le vieux gobelet d'argent avait disparu, et le vieil homme avait eu beau chercher, il n'avait jamais pu remettre la main dessus. Alors voilà, il descendait, remplissait son godet, et restait là un moment, assis à réfléchir.

Une fois, Renata avait treize ans, elle avait pris peur en s'apercevant qu'il était près de minuit et que son grand-père n'était toujours pas revenu après cinq heures d'absence. Elle avait d'abord pensé que Jonas était mort, et dans son désarroi elle avait allumé toutes les lumières de la maison, avant de se réfugier dans un coin de la cuisine. Puis, elle avait pensé qu'il était peut-être tombé dans l'escalier et s'était cassé une jambe. Dans ce cas, il gisait là, à attendre que sa petite-fille vienne le secourir ! Courageusement Renata s'était remise debout, et elle avait osé sortir de la maison, munie d'une lampe de poche et chaussée de bottes en caoutchouc.

Elle était descendue dans le local toujours froid aux murs couverts d'étagères, avec au bout un renfoncement pour les pommes de terre et autres légumes.

Son grand-père était assis, juste au-dessous de l'ampoule allumée, et lui tournait le dos. Il se tenait si parfaitement immobile que la fillette le crut mort. Retenant son souffle, elle s'était accroupie pour scruter son visage.

«Grand-père, tu es mort?» avait-elle demandé d'une voix craintive.

Jonas avait tressailli, ouvert les yeux et le verre vide s'était échappé de sa main avant de heurter le sol avec un léger bruit.

«Quoi?

– Tu n'es pas mort?

– Je ne suis pas mort, non ! Les Jonas ne meurent pas. Je m'étais simplement endormi... Pardonne-moi ! »

Il expliqua qu'il avait bu ce soir-là le dernier verre de ratafia et s'était senti infiniment triste, comme s'il avait pris à nouveau congé de sa Severiute, mais cette fois à jamais. Il avait décidé de rester là, dans la cave, à attendre la mort, oubliant sa petite-fille. Mais au lieu de la mort, c'était le sommeil qui était venu, puis Renata était arrivée, tout effrayée et blême.

«Vous avez des chaussons aux pommes? demanda Renata en se tournant vers la serveuse.

– Nous en avons à la canneberge et à la myrtille, répondit la jeune fille blonde qui travaillait là. Vous en voulez?»

Renata secoua négativement la tête.

La forêt hivernale défilait des deux côtés de la route. Les grands pins se dressaient, la tête appuyée contre le

ciel, leurs troncs tendus comme les cordes d'une gigantesque harpe. Au moindre effleurement, ils semblaient émettre une note de musique.

Renata quitta la route pour s'engager sur un chemin de gravier glacé de givre. Aussitôt, la mini-Fiat rouge ralentit. Le vieux cimetière attendait sagement derrière sa clôture de bois. La neige devant la grille d'entrée était intacte. Depuis qu'elle était tombée, personne n'avait rendu visite aux défunts inhumés là.

Plus loin, se trouvaient deux maisons de bois neuves, construites à l'emplacement de vieilles fermes, sur les mêmes fondations. C'était l'usage, ici. Puis un bois et une autre ferme, mais plus moderne celle-ci, une vraie exploitation agricole, avec une étable, une porcherie et deux tracteurs.

Le chemin damé tournait en direction de cette ferme, mais Renata poursuivit tout droit, sur sa propre route, en suivant les ornières creusées dans la neige déjà tassée. Encore cinq kilomètres, et elle serait chez elle.

Le chien Barsas bondit hors de sa niche en frétilant de la queue dès qu'il vit le véhicule familial se garer devant la grange.

Renata déposa ses deux sacs de commissions dans le couloir, se déchaussa, laissa un des sacs devant la porte repeinte en vert de Jonas, et emporta le second chez elle.

Je vais préparer quelque chose de bon pour le dîner et inviter grand-père, résolut-elle.

Elle se prit à penser à Vitas. Elle se remémora la récente « nuit de Schengen », et la joyeuse atmosphère d'attente avant le miracle de minuit. Ingrida et Klaudijus étaient déjà à Londres, Barbora et Andrius à Paris. Ils avaient téléphoné. Ils étaient enthousiastes. Tout marchait à merveille pour eux.

Si Vitas avait opté pour des billets de train ou d'avion et qu'il était resté près d'elle pendant qu'elle faisait ses bagages, peut-être seraient-ils à présent tous les deux quelque part en Italie. Mais Vitas était un homme pratique, il était vétérinaire avant tout. Il avait décidé qu'ils traverseraient toute l'Europe avec la voiture de Renata si petite et peu puissante. Les mènerait-elle à bon port? Mais ce n'était même pas là l'essentiel. Dans quel but? Qu'allaient-ils faire en Italie? Voir Rome et Venise, mais ensuite?

Quand Renata apporta la cocotte en fonte chez Jonas, une odeur d'épices envahit toute la pièce. Le vieil homme s'égaya en percevant l'arôme simple et familier de l'estouffade de côtes de porc aux pommes de terre. Il avait renoncé à prendre le déjeuner, il n'avait plus le même appétit qu'avant.

«Boiras-tu un coup avec moi?» demanda-t-il en regardant sa petite-fille remplir son assiette.

Sans attendre sa réponse, il versa dans leurs deux verres une dose de *balzam* amer.

«Allez, dit Renata en s'attablant, bon appétit!»

Jonas saisit une côte de porc entre ses doigts vigoureux et la porta à sa bouche.

«Joli chandail! Tu l'as acheté assorti à ta voiture?

– Presque. Au début, j'ai acheté ma voiture assortie à la couleur de mon vieux pull préféré. Tu ne t'en souviens plus? Mais cette fois, c'est mon nouveau pull qui est de la couleur de la voiture.

– Comment ça, je ne me souviens pas? Je me souviens très bien! Il avait même un col roulé, comme un haut de chaussette. Et le travail, comment ça va?

– J'ai démissionné.

– Ça, je l'avais remarqué. Et tu en as trouvé un autre ?

– Pas encore. Je dois décider de ce que je veux faire.

– Oui, c'est sûr, vendeuse, ce n'est pas palpitant...

– On ne s'ennuie pas. On peut lire plein de livres...

Il y a moins de clients maintenant à Anykščiai. Tous ceux qui ont une voiture vont à Panevėžys faire leurs courses. Il y a plus de choix, là-bas. Au fait, il faudrait te racheter aussi des affaires, grand-père. Tu ne portes que du vieux !

– Les vieux portent du vieux, les jeunes du jeune. Ce n'est tout de même pas ma faute si autrefois on confectionnait des vêtements qui duraient vingt ans.

– Mais si c'est ta faute, s'esclaffa Renata. Bien sûr que c'est ta faute, c'est toi qui les cousais !

– C'est vrai, je suis coupable, opina le vieil homme. Mais alors, où vas-tu aller travailler maintenant ?

– Pour l'instant, je ne sais pas... Avec mes amis, nous avons décidé de chercher du travail en Europe. »

Jonas se figea. Ses yeux perdirent un instant toute expression.

« En Europe ? Mais où sommes-nous ici ? demanda-t-il après un bref silence. Tu as décidé ça avec Vitas ?

– Nous l'avons décidé à six. Nos amis sont déjà partis et sont en train de s'installer, alors que nous sommes encore là...

– Tu connais Vitas depuis longtemps ?

– Depuis le mois d'août. Il est chouette. Il a fait l'école vétérinaire. Il travaille déjà.

– Ah oui ? Il faudrait qu'il regarde notre Barsas. »

Jonas poussa un profond soupir, fixa son verre rempli d'alcool et leva la main pour la reposer aussitôt sur la table.

« C'est un trou noir, cette Grande Europe, déclara-t-il. On n'en revient pas, on ne répond plus... »

Renata resta muette. Elle savait déjà avant le dîner à quoi mènerait la conversation. Mais que faire d'autre ? Il fallait bien parler.

« Comment s'appelait ta mère, ma fille ? »

Jonas avait chuchoté.

« Jûratè, répondit Renata, elle aussi dans un murmure.

– Et ton père ?

– Rimas.

– Tu te souviens d'eux ? »

Renata se tut. Elle ferma les yeux. Elle ne voulait pas que son grand-père vît ses larmes.

« Qui te rappelles-tu ? reprit le vieux Jonas toujours à voix basse. Ta grand-mère Severiute, tu t'en souviens ? »

Elle hocha la tête.

« Ma Jûratè et Rimas t'ont laissée chez nous, tu n'avais pas six ans. Ils sont partis pour six mois en Angleterre dans l'espoir d'y trouver du travail. Et où sont-ils ? Où sont les livres qu'ils ont gagnés ? Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce que cette Europe a fait d'eux ? Elle les a tués, tout bonnement ! »

Renata se leva de table et essuya les larmes qui roulaient sur ses joues.

« Je reviens. Excuse-moi, grand-père », dit-elle avant de sortir précipitamment.

Elle revint deux minutes plus tard, le visage lavé.

Ils mangèrent un moment en silence. La cuisine de Jonas était plus chaude et confortable que celle de Renata. La jeune femme jetait constamment des coups d'œil autour d'elle. Il semblait que tout lui était familier ici depuis l'enfance, chaque clou planté dans le mur,

auquel était pendue une casserole ou une passoire. Et cependant elle éprouvait de l'intérêt à examiner encore les lieux. La curiosité l'emportait facilement sur ses pensées, laissant en paix les sujets graves qui éveillaient la tristesse et parfois les larmes.

« Habille-toi, allons observer les étoiles ! » proposa Jonas quand ils eurent fini le thé.

Ils sortirent sur le seuil – le vieil homme, un vieux manteau de drap gris jeté sur les épaules, et sa petite fille vêtue d'une doudoune de fabrication chinoise.

Des étoiles brillaient d'un vif éclat dans le ciel bleu sombre. On aurait dit qu'elles se reflétaient sur la nappe blanche tendue par la neige.

« Tiens, là-bas et là-bas, il y a dix ans, les fenêtres étaient éclairées. » Jonas désignait un groupe de maisons abandonnées au voisinage. « Celui-ci est mort... » Il retint un instant sa main tendue puis la promena plus loin. « Celui-ci s'est noyé. Cet autre a sombré dans l'alcool. Ceux-là ont émigré... Je suis le dernier à rester ici. Si tu t'en vas...

– Je ne sais pas encore, avoua Renata.

– Veux-tu que je te confectionne un manteau ? J'ai quelque part un coupon de drap, bleu-gris, inusable ! proposa soudain le vieil homme.

– Ça fait bien dix ans que tu n'as pas tenu une aiguille !

– Mon increvable Singer fonctionne, et j'ai les doigts encore plus fermes à présent. Évidemment, le manteau ne sera pas assorti à ta voiture. » Il sourit. « Il faudra en acheter une autre, une antiquité...

– D'accord pour le manteau. Mais ensuite tu coudras sous le col une étiquette *Made in China*.

– Non. Je coudrai *Fabriqué en Lituanie. Usine Jonas*. »

9

Londres

Le doux hiver londonien avait d'abord ravi Klaudijus. Toute la ville fêtait Noël avec bruit et gaieté. Des foules de touristes erraient dans Oxford Street. Des jeunes, pour la plupart. Il entendait de l'espagnol par-ci, du polonais par-là. Quant à lui, il stationnait à l'angle d'Oxford Street et de Berwick Street, sa hampe de panneau publicitaire plantée dans l'asphalte du trottoir. L'inscription attirait l'attention des passants : *Buffet à volonté – 5,99!*, tandis qu'une flèche indiquait la ruelle transversale où était situé le petit restaurant chinois qui lui avait fourni son premier job. Au début, Klaudijus avait compté combien de gens son panneau détournait de leur chemin et envoyait se restaurer chez les Chinois, mais il avait fini par abandonner.

Ingrida courait les boutiques, et de temps à autre venait prendre des nouvelles de son bien-aimé. Une fois, elle lui avait apporté du café dans un gobelet en carton à couvercle en plastique. Une autre fois, un copieux chausson à la pomme de terre.

« On pourrait peut-être aller un moment au café ? » proposa-t-elle en s'approchant de Klaudijus alors qu'il était déjà près de quatre heures. J'ai exploré tous les magasins des environs, je n'ai plus rien à faire !

– Je ne peux pas avant huit heures, soupira Klaudijus avec lassitude. Le grand m'a dit que s'il venait et ne me trouvait pas, il ne me paierait pas la journée.

– Je me demande si on peut trouver ici un boulot sans intermédiaire, grommela Ingrida. Où on ne travaille pas pour quelqu'un, mais pour soi.

– Il faut chercher, répondit Klaudijus avec assurance. Encore deux jours à rester planté là, et puis j'arrête. J'ai les jambes en compote.

– Et moi, qu'est-ce que je vais faire? demanda Ingrida, désespérée.

– Va à la National Gallery! Elle est immense et gratuite.»

À huit heures et quart, Klaudijus posa son panneau tête en bas contre le mur du magasin de vêtements situé à l'angle et s'accroupit, le dos contre la même paroi. Il était d'une humeur de chien, pensant déjà qu'on l'avait berné comme un quelconque nigaud.

Ingrida, gagnée par la mauvaise humeur de son compagnon, se tenait près de lui, à l'entrée de la boutique dont les portes vitrées s'ouvraient et se refermaient sans cesse, rejetant chaque fois dans la rue un flot d'air chaud. Elle avait froid et s'ennuyait, mais elle était surtout en colère pour Klaudijus.

Le «grand» finit par arriver avec un quart d'heure de retard. Il remit à Klaudijus trente livres – trois pour chaque heure de travail – et lui dit de rapporter le panneau publicitaire au restaurant chinois où il pourrait dîner gratuitement.

Les propriétaires étaient occupés à débarrasser les tables libres, quand ils virent entrer Klaudijus avec son panneau. Ils le saluèrent d'un air aimable et jetèrent un coup d'œil à Ingrida, entrée derrière lui. Le Chinois lui prit son fardeau des mains et alla le ranger dans le débarras. Puis il montra de la main le comptoir du buffet. De chaque plat saillait le manche d'une grosse cuillère.

Klaudijus désigna du doigt Ingrida. Le Chinois comprit la question muette et hocha la tête avec un sourire bon enfant.

Ils prirent chacun une assiette, la remplirent de porc à la sauce aigre-douce, de légumes, de poulet rôti à l'ananas et aux noix de cajou et s'installèrent à une petite table.

Quand ils eurent soif, Klaudijus s'approcha du frigo à porte vitrée. Mais le Chinois réapparut pour expliquer qu'il fallait payer pour les Fanta et les Coca. Klaudijus revint à sa place et on leur apporta aussitôt une bouteille d'eau et deux verres.

«Eh bien, allons-nous survivre ici?» demanda Klaudijus d'une voix faussement alerte.

Ingrida le regarda tristement.

«Nous n'avons pas le choix, dit-elle. Il faut seulement trouver un travail normal. Et le trouver nous-mêmes.»

Ils allèrent jusqu'à Islington en autobus à impériale, installés à l'étage sur les sièges avant. Du haut du *double-decker*, la ville qui défilait sous leurs yeux offrait une vision apaisante. Klaudijus sentait un peu la tête lui tourner. Le goût de la sauce aigre-douce persistait sur sa langue. Il avait toujours les jambes en compote, mais un certain soulagement lui était venu, et il commençait même à éprouver au fond de lui la joie de retrouver dans une vingtaine de minutes sa chambre, presque chaude et douillette. Là, ils pourraient se reposer et, s'il leur restait des forces, parler, réfléchir à la quête d'un autre foyer, d'un espace qui leur appartiendrait en propre, dans cette ville immense trop préoccupée d'elle-même.

Les marches descendant à la porte d'entrée étaient éclairées par la fenêtre de la cuisine où quelqu'un était attablé.

« Heureusement que nous avons déjà mangé », déclara Klaudijus en tirant les clefs de sa poche.

Une fois dans leur chambre, ils ôtèrent leurs vestes, se déchaussèrent et s'allongèrent sur le lit recouvert d'un vieux plaid.

« Ça sent bizarre. » Ingrida avait relevé la tête.

Klaudijus renifla.

« Ce sont les voisins qui fument dans la cuisine », dit-il. Il se pencha, regarda sous le lit et soudain éclata de rire.

« Qu'est-ce qui te prend ? demanda Ingrida, surprise.

– Les précédents locataires ont oublié leur pièce de musée ! »

Il ramassa par terre une bouillotte de caoutchouc rouge encore pleine d'eau froide.

« Veux-tu qu'on s'en serve ? demanda-t-il d'un ton joyeux à Ingrida.

– Inutile, dit-elle. C'est toi ma bouillotte ! »

10 Paris

La rue de Belleville descendait en direction de la place de la République, comme une balle roule au bas d'un coteau. On y marchait d'un pas joyeux, et le ciel, bleu et léger comme un voile d'indienne, transparaissant à travers la fine arantèle de nuages, était réconfortant et ajoutait à l'optimisme.

Barbora et Andrius allaient main dans la main, mais se lâchaient tous les trois pas pour s'écarter devant une

femme avec sa poussette ou un retraité et son chariot de commissions.

Jusqu'à maintenant, les choses leur avaient plutôt bien réussi. Avant leur départ, ils avaient fait la connaissance sur Facebook d'un Lituanien qui vivait depuis dix ans déjà à Paris. Celui-ci les avait mis en relation avec un Polonais qui avait déniché pour le jeune couple sympathique un petit studio près du métro Jourdain, dans une ruelle bouillonnante de vie où s'alignaient des dizaines de boutiques, de boulangeries et de taxiphones bon marché. La moitié de l'argent qu'ils avaient apporté avait servi à payer caution et avance pour cette «garçonnière», comme l'appelait le Polonais. L'appartement était propre, et la cuisine, bien que microscopique, contenait tout l'équipement nécessaire à une vie normale. Un réfrigérateur nain supportait un micro-ondes, lequel servait de socle à une bouilloire électrique. À gauche du frigo, un évier. À dire vrai, c'était là toute la cuisine : deux mètres de large et autant de profondeur. En outre, il n'y avait pas de porte, c'était une simple alcôve à laquelle on accédait directement depuis la pièce à vivre, éclairée d'une seule fenêtre, meublée d'une table, d'un grand lit contre le mur et d'une étrange petite armoire calée dans un angle. Elle se fermait au moyen d'une fermeture éclair et était faite d'un tissu blanc tendu sur une carcasse de métal. Pratique et moderne.

Au-dessus du lit était accroché un portrait amateur d'une Africaine à la chevelure frisée et au sourire éblouissant, le tout peint à la gouache et portant la signature illisible de l'artiste. Le carton n'était pas encadré. C'était une jeune Française qui leur louait le studio, maigrichonne, les cheveux très courts, parlant

à peine anglais. Si bien que le portrait de l'Africaine pendu au-dessus du lit n'était manifestement pas une relique familiale.

Coincé entre une boucherie et un marchand de kebabs turc se trouvait un bistrot parisien ordinaire.

Ils en franchirent la porte d'un pas aussi assuré que s'ils étaient entrés dans un bar de Vilnius.

« Deux cafés ! » lança Andrius distinctement, fier de prononcer l'une des premières phrases de français qu'il eût apprises.

Debout au comptoir, Barbora et lui savourèrent ce « moment parisien », ce rituel dont ils avaient déjà connaissance. Un café au comptoir était ce qu'il y avait de moins cher. Un euro. Il suffisait de s'asseoir à une table, et son prix grimpait aussitôt à deux. Et si l'on allait en terrasse, sur le trottoir, le même expresso passait à deux euros cinquante. Mais là, au comptoir, ils se sentaient parisiens. Et ils se seraient sentis parisiens jusqu'à la dernière goutte de café contenu dans leurs tasses si le barman, un Français efflanqué au nez pointu, n'avait soudain allumé le téléviseur perché sur une console au ras du plafond, puis posé une question en français en hochant la tête en direction de l'écran. Cette fois Andrius écarta les mains en signe d'impuissance.

« Pas français, *English*, dit-il.

– Pas *English*, français ! » répondit le barman, mais il prononça ces mots avec un sourire aimable, comme s'ils avaient tranquillement convenu de ne pas bavarder davantage, faute d'un langage commun.

Rue de Belleville, un flot de rayons de soleil succéda à une cohorte de nuages enfuis. Des taches de lumière se mirent à courir dans la rue, reflets des portes vitrées